

XYZ. La revue de la nouvelle

Novembre

Gisèle Bourret



Numéro 44, hiver 1995

Parfums

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourret, G. (1995). Novembre. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (44), 51–60.

Novembre

Gisèle Bourret

*Merci à Jean-Marc Desgent
qui a été mon auteur-conseil.*

I

Il est sept heures. Je m'éveille. J'aurais dormi plus longtemps pour pouvoir encore rêver mais je me laisse embrasser par Simon. Maintenant, depuis un certain temps, les choses ne me touchent pas.

Aujourd'hui, il ne fait pas beau : c'est novembre. Aujourd'hui, c'est mon anniversaire. Cela m'est égal qu'il ne fasse pas beau : quand il fait soleil, cela me fait cligner les yeux.

Je n'ai pas faim mais je déjeune. Le matin, je déjeune ; le midi, je dîne ; le soir, je soupe. Aujourd'hui, on est vendredi : Simon est allé travailler après m'avoir fait l'amour : depuis la vingtaine d'années qu'on est ensemble, il n'a jamais oublié mon anniversaire. C'est normal : je suis la femme qu'il aime.

Aujourd'hui, Louis n'appellera pas.

Anne-Marie m'a invitée à souper en tête-à-tête ; elle a prétendu qu'elle détenait des privilèges d'ancienneté. Simon s'est incliné devant la logique implacable de ma plus vieille amie. C'est bien qu'ils décident pour moi ; je trouve cela reposant.

Il est neuf heures, je m'installe à mon traitement de texte avec un café au lait : j'ai mes petites habitudes ; je travaille à un roman. Je devrais le terminer d'ici un mois ou deux ; il le faut bien, puisque mon éditeur l'attend.

Jusqu'à récemment, j'étais très passionnée ; j'ai longtemps cru que mon métier était le plus poétique et le plus original qui soit ; maintenant, je sais que c'est un métier comme les autres. Je me lasse de tout, même des choses que j'ai trouvées les plus belles. Il est neuf heures, j'aurais davantage envie de dormir, mais je dois travailler.

Aujourd'hui, Louis n'appellera pas.

Après ce roman, je n'écrirai plus : je n'ai plus rien à dire. Je travaille quatre heures, comme d'habitude. Pourquoi changerais-je quelque chose maintenant ?

Au début de l'après-midi, je décide de me rendre chez Anne-Marie, à Saint-Bruno ; ainsi, j'aurai le temps de la voir avant le souper et je pourrai partir plus tôt. Anne-Marie me trouve plus belle que jamais ; elle croit me faire plaisir, sans doute... Elle parle un peu, essaie de me faire dire des choses sur Louis, sur mon roman et puis me trouve un peu pâle. Elle m'installe dans sa chambre où je dors tout le reste de l'après-midi.

J'aime bien dormir. Lorsque je dors, j'accède immédiatement au rêve. Depuis un certain temps, je n'arrive plus à rêver lorsque je suis éveillée.

Je ramène, de mes siestes, une impression floue, comme une mousse blanche.

Je suis réveillée par une dizaine d'amies qui chantent « Bonne Fête Marthe » ; je souris, non que j'en aie envie mais bien parce qu'il faut le faire. Je le sais. Et puis, ça met tout le monde à l'aise.

C'est bien de mettre les gens à l'aise, surtout quand ces gens croient vous aimer. Enfin, peut-être m'aiment-elles vraiment ? Je ne sais rien des capacités aimantes des êtres.

Nous buvons du vin rouge. Nous mangeons les ris de veau aux poires qu'Anne-Marie a préparés pendant que je dormais ; elle sait que c'est mon plat préféré. Elle croit me faire plaisir, mais depuis quelque temps, je mange sans appétit des choses

qui ne goûtent plus rien ; elle ne le sait pas ; d'ailleurs, personne n'en sait rien. C'est absurde : pourquoi l'aurais-je dit à quelqu'un ? Avant, j'aimais bien le goût des ris de veau ; c'est personnel. Les goûts, cela ne se discute pas.

Je souffle les quarante bougies du gâteau et, pendant qu'elles applaudissent, rient et parlent toutes à la fois, je les regarde, l'une après l'autre ; certaines que je n'ai plus revues depuis des siècles. Je regarde derrière la brume du vin rouge, les amies d'enfance, de collègue ; les auteures à succès qui m'ont toujours, de près ou de loin, encouragée. Je les vois s'amuser ; on dirait qu'elles font semblant. Au fait, ce sont des impressions personnelles. Si elles s'amuse vraiment, je n'en sais rien et ce n'est pas important. Je voudrais dormir.

Je remarque qu'Anne-Marie m'observe. Me trouve-t-elle belle ou un peu plus pâle ? Je remercie, j'embrasse pour les cadeaux. Je ris beaucoup ; moi aussi, je sais faire semblant ; c'est plus facile quand on a bu beaucoup de vin rouge.

Il est tard, Louis n'appellera plus.

Je me sens soudain très fatiguée : c'est compréhensible ; quand on passe le quart de sa journée devant un traitement de texte avec des créatures imaginaires qui se tuent à devenir vivantes, cela épuise de voir, toutes à la fois, tant de femmes qui disparaîtront derrière la porte d'entrée, à la fin de la soirée. Anne-Marie devine sans doute ma lassitude et incite gentiment les invitées à partir ; nous restons seules. Je me sens apaisée par ce départ : ce sont des femmes que je connais peu.

Elle et moi buvons encore du vin rouge. Elle parle de choses qu'elle appelle graves et tristes ; c'est de mon roman et de Louis qu'il s'agit mais c'est flou : on dirait que cela ne me concerne pas.

Plus tard, elle ouvre le divan-lit : elle doit me trouver encore plus pâle ; il faut dire que je parle peu et bâille beaucoup. Elle m'embrasse pour la cinquième fois aujourd'hui : je les ai comp-

tées. Puis elle monte se coucher. Je fume des cigarettes, bois encore en regardant le plafond ; je n'ai plus sommeil.

Je n'aurais pas dû laisser Anne-Marie parler de choses graves et tristes. Je voudrais dormir pour les rêves, toujours. Vers cinq heures du matin, je me rhabille et pars : je finirai bien par rentrer à la maison.

II

Je dépasse une voiture. Il est tard ; je dois rentrer : Simon va m'attendre. Il fait noir, une lueur suinte à l'est : le jour. Ça va vite : ça m'étourdit et m'endort. Aller vers la lueur. Ça devient flou : la lueur, les phares des voitures, la pluie sur la chaussée. On dirait que les essuie-glaces ne vont plus assez vite. Je dois rentrer : Simon m'attend. C'est flou : Simon, Louis ; le souper, ce soir à Saint-Bruno ; les choses graves et tristes... trop de vin rouge. Moi, plus belle que jamais ; moi, un peu pâle. J'ouvre la fenêtre pour me dégriser : il vente. Il pleut sur mon bras, sur mon visage. Je m'engourdis, je suis transie. En novembre, j'ai toujours froid. C'est ainsi, je n'y puis rien changer. Aller vers la lueur.

Ça cogne fort, dans mon dos, dans la tête. Ça fait beaucoup de bruit. De la vitre cassée, sur mon corps, sur mon visage. Plus belle que jamais.... La pluie sur mon visage. Ça goûte le sang. Une odeur de métal brûlé. Je plonge dans une eau glacée.

Des gens partout. Laisser passer la lumière. Ça parle fort, bouge, crie. Ça étouffe et se brouille de plus en plus. Mon corps a froid. Ça goûte le métal.

J'entends un son qui fait mal à mes oreilles : une ambulance. J'ai froid. Ça goûte le sang. On me prend le bras ; c'est doux.

— La pression est basse.

Qui dit ça ? Ça hurle ça... On essuie ma bouche, on me soulève de terre. Je monte très haut, je descends très bas comme

un vieil ascenseur ; je veux rire. Ça ne fait aucun son : c'est tout coincé. Je dois rentrer, il est tard. Simon m'attend : ça ne fait plus rien. On m'enfoncé dans quelque chose de mou, on me borde, on me prend le bras. Quelque chose me pique, ça gèle mon corps. Tout devient flou... comme une mousse blanche. Enfin !

III

Je suis dans le noir. Enveloppée, momifiée. J'ai chaud. Il y a des gens : j'entends parler ; je ne distingue pas les mots. Parfois les mots ne signifient plus rien. Je le sais ; j'écris des romans pleins de mots qui ne signifient plus rien. Je veux dormir.

On s'assied au bord du lit, ça tangué vers la gauche. C'est désagréable. Ça parle plus fort, près de mon oreille :

— M'entends-tu ?

Qui est assis là ? Quand sommes-nous ? Demain matin ? Ce soir ? Je ne parle pas : chaque fois que j'ouvre la bouche, ça goûte le sang.

— Comment te sens-tu ?

Pourquoi crie-t-on ? Quand sommes-nous ? Ce soir ? Ce matin ? Demain matin ? Vers cinq heures, ma voiture dévie de la métropolitaine. Des fourmis dans les jambes. Des fourmis dans la chambre. Des fourmis rouges grimpent sur mon drap. Rouge. Ça goûte le métal. On essuie ma bouche, j'ouvre un peu les yeux ; à travers les cils, je vois la lumière. On m'étreint brusquement.

— Parle-moi... Parle-moi... Parle-moi...

J'entends triple. J'ai mal à la tête. Ça cogne, c'est insupportable. On me serre trop fort. Simon.

Quelqu'un d'autre parle :

— Monsieur, vous devez partir ; aux soins intensifs, c'est quinze minutes, pas plus.

Il se relève, embrasse mon front. Ça résonne partout, dans mon corps. J'ai le mal de mer.

IV

J'avais vingt-cinq ans et les vagues passaient par-dessus bord, librement. J'ai eu froid ; c'est normal d'avoir froid au milieu de l'océan ; je me suis enveloppée dans une couverture toute rouge.

J'ai regardé au loin. Il venait vers moi ; il s'est assis sur la chaise à côté ; a-t-il fait plus chaud ? Le bateau a tangué. Il a parlé du temps, du bateau, du tangage, de mes vêtements rouges. Les mots ne me sont pas venus. J'ai regardé loin.

Je l'ai entendu dire que le lendemain, il ferait beau. Il a dit qu'il me regardait depuis une semaine.

Puis il a reparlé du temps, du bateau, du tangage, de mes vêtements rouges, de mon charme et de ma distance. J'ai regardé plus loin. Il m'a dit qu'il s'appelait Louis.

Le lendemain, il a fait beau ; c'est logique dans les îles grecques. Nous avons beaucoup marché ; nous avons eu soif, nous avons eu faim.

Il a proposé qu'on s'arrête sur une terrasse qui dominait la mer. Il a commandé du champagne et deux pâtes d'amandes, recouvertes d'une crème amaretto. Il a dit que ce gâteau était le plus exquis qu'il avait goûté durant le voyage. J'ai trouvé tout cela cliché ; puis j'ai acquiescé, mangé, bu et regardé ses lèvres. Puis j'ai regardé très loin.

Il a réglé la note. Plus tard dans la nuit, comme dans un film américain, il m'a rejointe dans ma couchette.

Je l'ai désiré très fort, je crois. Puis nous avons fait l'amour plusieurs fois, sans rien dire. C'est normal, lorsqu'on fait l'amour, on ne parle pas.

V

On marche dans la chambre. Fait-il plus chaud ? On me borde. On joue dans mes cheveux. Anne-Marie ? Elle ajoute

une couverture, m'embrasse. J'ouvre les yeux, elle tire les rideaux : une lumière blanche. Quand sommes-nous ? Demain ? Après-demain ?

Anne-Marie se promène dans la chambre. Beaucoup de temps passe. C'est agréable, cette mousse blanche.

— Marthe ?

C'est étrange, mon prénom, comme ça, dans la mousse. Ça fait sourire. Elle prend ma main, la caresse. C'est doux, ça repose.

— Est-ce que ça te tente de parler ?

Pas de choses graves et tristes, comme l'autre nuit à Saint-Bruno. Je veux qu'elle caresse encore ma main, mes cheveux. Je veux qu'elle marche dans la chambre. Je la regarderais de si loin.

— Le médecin dit que je dois te tenir éveillée. Il dit que c'est très important.

Elle a une voix différente. On dirait qu'elle joue à la garde-malade comme quand on étaient petites. Je ne veux pas qu'elle laisse les autres briser mon corps.

— Je regrette d'avoir parlé de lui.

Parlé de qui ? Ne plus entendre parler de ça jamais. Pas de choses graves et tristes comme l'autre nuit à Saint-Bruno. Ça ne me concerne pas. Et puis, de toute façon, j'ai mal partout.

— Allez chercher le médecin ! Vous voyez bien qu'elle a mal...

Quelqu'un sort de la chambre. Anne-Marie m'éponge le front, avec quelque chose de froid. J'ai très chaud. Je transpire dans ma robe blanche. Quand sommes-nous ? J'ouvre les yeux, je regarde Anne-Marie. Je n'aime plus l'entendre parler. J'aime sa présence mais je ne veux plus qu'elle parle.

— L'infirmière dit que demain, tu pourras manger.

— Quand sommes-nous ?

— Vendredi. Je suis contente que tu parles. Ça fait exactement une semaine.

Une semaine que quoi ? J'ai mal. Ça goûte le sang. Ça m'étourdit. Anne-Marie me regarde, elle sourit. Je ne veux plus lui parler. Je voudrais qu'elle marche dans la chambre.

Je regarderais Louis de loin. J'aurais une couverture toute rouge ; je mangerais des gâteaux ; je l'embrasserais, lui ferais l'amour.

VI

C'était dimanche, un jour consacré, par Simon et moi, à l'insouciance, aux petites habitudes. Il flottait dans l'air, outre l'odeur du café, une atmosphère de bien-être. Est-ce bien cela ? Dehors, novembre déprimait Montréal ; d'ailleurs, nous avions laissé les rideaux aux fenêtres.

J'étais étendue sur le divan du salon et j'écoutais Schubert. Je crois que je rêvais de Louis ; mais de cela, je ne suis pas certaine... Dans la cuisine, Simon battait des œufs. On a sonné à la porte ; j'aurais laissé sonner, mais j'ai entendu Simon marcher jusqu'à la porte d'entrée.

— Je dérange ?

Soudain, Anne-Marie a été assise à côté de moi. Elle ne venait jamais le dimanche, elle aurait eu peur de déranger. Elle m'a embrassée, s'est excusée pour ce désordre à nos habitudes, a parlé de littérature, de Schubert, de novembre puis a été silencieuse. Simon nous a appelées pour déjeuner ; le matin, je déjeune ; le midi, je dîne ; le soir, je soupe.

Anne-Marie s'est mise à parler de façon incohérente : les crêpes étaient délicieuses, elle manquait d'appétit, ces jours derniers ; ses cours allaient bien, elle détestait l'université ; elle adorait la musique classique, elle n'aimait pas vraiment Schubert ; elle avait des problèmes financiers insolubles, elle irait peut-être en voyage l'été prochain. Simon répondait par onomatopées aux énormités d'Anne-Marie.

Je me suis levée pour faire la vaisselle.

— Avez-vous des nouvelles de Louis et Judith ?

Une assiette m'a glissé des mains. Tout à coup, tout a été grave et triste ; Simon m'a regardée avant de répondre que non.

— Judith attend un bébé.

Anne-Marie a dit cela en me jetant un coup d'œil. À l'intérieur de moi, cela s'est mis à trembler ; je crois que c'est cela, trembler. Simon a parlé du bonheur que ce devait être pour eux, de la joie qu'ils éprouvaient sûrement. Il disait n'importe quoi en attendant que je parle ; je n'avais rien à dire. Je suis retournée au salon parce que cela tremblait trop fort. Maintenant quand je tremble, c'est qu'il fait froid.

J'entendais Schubert qui avait pris un autre sens ; j'ai oublié lequel. Une odeur de brûlé avait remplacé l'odeur du café ; de cela, je suis certaine. Anne-Marie est venue me rejoindre dans le salon ; elle a mis sa main sur mon épaule, m'a chuchoté que c'était peut-être mieux ainsi. Je lui ai murmuré que ce qui se passait entre Louis et Judith ne me concernait pas. Le téléphone a sonné, Simon a répondu dans la cuisine, Schubert avait continué à geindre dans le salon. Après... Après, il y a peut-être eu autre chose de grave et de triste ; après... je ne me rappelle même plus.

Le lendemain, après le départ de Simon pour le bureau, Louis m'a appelée à la même heure que d'habitude, pour me donner rendez-vous à l'appartement de la rue Beaubien.

Nous avons discuté de choses et d'autres, nous avons fait l'amour longtemps, sans rien dire ; de quoi aurions-nous parlé ? Nous nous sommes rhabillés, Louis m'a appris ce que je savais déjà. Puis il a dit qu'on ne pourrait plus se voir.

Il a dit : « C'est normal... C'est normal ! »

Je suis devenue toute blanche, toute floue. Il y avait quinze ans, presque, on avait commencé à s'aimer en Grèce. Il faut admettre que c'est un bel endroit pour commencer à s'aimer.

Le jour de mon anniversaire, Louis n'a pas appelé et c'était normal !

Quelqu'un dans la chambre. Ça cogne fort. Dans la tête. Ça fait beaucoup de bruit. Ça goûte le sang. Une odeur de métal brûlé.

Quelqu'un au bord du lit. Ça tangué vers la gauche. Ça fait de la mousse blanche. Un jour, quelqu'un a dit qu'on ne pourrait plus se voir. Quelqu'un a dit : c'est normal !

Quelqu'un parle du temps, de l'hôpital, de mes vêtements blancs, dit que le lendemain, il fera beau. Plus pâle que jamais. Laisser passer la lumière. Les vagues, par-dessus bord, librement.

Quelqu'un, tout proche de mon visage. Des cheveux chatouillent ma joue. Je veux rire : ça ne fait aucun son. Ça goûte le sang.

Quelqu'un reparle du temps, de l'hôpital, de la chambre, de mes vêtements blancs, de mon charme, de mon indifférence. Ça hurle ça... Des choses graves et tristes.

Quelqu'un baise ma bouche. Ça goûte le métal.

Quelqu'un me prend le bras. C'est doux. Je dépasse une voiture. Il est tard. Je dois rentrer : Simon va m'attendre. Il fait noir. Une lueur suinte à l'est... il est tard. Simon m'attend. Je dois rester toute blanche.

Un jour, quelqu'un a dit qu'on ne pourrait plus se voir.

Tout est devenu flou. Les choses n'arrivaient plus jusqu'à moi ; parfois les choses n'arrivent plus à personne. Je le sais. J'écris des choses qui n'arrivent plus à personne.

Un jour, c'était un lundi, je crois, je suis devenue toute blanche. Après, plus rien ne m'a touchée.

VIII

J'ouvre les yeux. On m'a changée de chambre. Une fenêtre donne sur une église ; une tache de soleil illumine un plateau sur mon lit. Je cligne des yeux mais ça me plaît. L'église, le soleil et le déjeuner. C'est joli.

Aujourd'hui, c'est samedi ; il fait soleil. Ça arrive parfois en novembre et c'est agréable. Aujourd'hui, on est samedi, j'ai faim. C'est normal, il y a une semaine que je n'ai pas mangé. Je déjeune. Le matin, je déjeune ; le midi, je dîne ; le soir, je soupe.